

CATÉCHÈSE ET SACREMENTS (V) : PÉNITENCE ET RÉCONCILIATION

1 Introduction

De nos jours, le pardon n'a pas vraiment bonne presse : il apparaît pour nombre de nos contemporains comme un aveu de faiblesse ou un déni de la blessure reçue. Mais que mettent-ils réellement derrière ce mot ? Quand quelqu'un dit : « Jamais je ne pourrai lui pardonner », cette affirmation résonne souvent comme le refus d'oublier. D'amnistie, on serait alors passé à amnésie... Or, pardonner, ce n'est ni oublier, ni chercher des excuses, ni nier l'offense. L'être humain ne peut tout simplement pas se passer du pardon : un monde sans pardon serait étouffant, sans pitié, ni droit à l'erreur, et surtout sans avenir. Au contraire, le pardon *est* la vie, parce qu'il nous ressuscite quand nous croyons que le mal et la mort peuvent avoir le dernier mot sur les hommes et les relations qu'ils tissent entre eux et avec Dieu.

C'est sans doute pour cette raison que l'Eglise nous propose, à temps et à contretemps, un sacrement spécifique pour les situations de rupture. Mais là encore, le sacrement du pardon n'est pas très en vogue actuellement. En catéchèse tout particulièrement, on ne peut pas dire qu'il soit très attendu, ni demandé par les catéchisés et leurs familles, au contraire de ce qui passe le plus souvent avec la confirmation ou l'eucharistie. Il apparaît parfois comme un passage obligé vers un autre sacrement et certaines personnes ne savent même pas de quoi nous leur parlons. N'avez-vous jamais été confronté à cette réaction d'un parent : « Ah ! Vous voulez dire : la confession ? ».

Il est grand temps de redécouvrir le sens de ce sacrement qui nous fait goûter à la générosité débordante de Dieu. Il y révèle toujours à nouveau son désir pour notre vie : nous (r)ouvrir un avenir, continuer le chemin avec nous, nous réintroduire dans une communauté de frère et sœurs aimants et solidaires. Parce que notre Dieu lui-même n'est pas solitaire (il est trinitaire), il ne peut se satisfaire de nous voir nous couper de toute relation.

2 Don et par-don de Dieu

Les différentes évolutions du sacrement (cf. page 6) à travers les âges ont certainement contribué à brouiller les pistes, si bien que l'on ne sait pas toujours très bien ce que l'Eglise propose à travers lui. Des incertitudes sur la nature du pardon, sur nos représentations de Dieu, sur l'incidence du sacrement sur notre vie quotidienne se font jour : peut-on tout pardonner ? A quelles conditions Dieu pardonne-t-il ? En quoi recevoir l'absolution sacramentelle peut m'aider à me réconcilier avec celui que j'ai offensé ? Peut-être est-il bon de replacer le pardon dans l'œuvre salutaire de Dieu : pour cela, rien ne vaut le commencement d'une histoire, c'est-à-dire de relire les premiers chapitres de la Genèse. Tout le projet de Dieu pour l'humanité y est déjà tracé.

a) Un Dieu qui crée et recrée

L'expression "péché originel" pourrait nous laisser croire que le mal est à la racine de notre relation à Dieu. Or, c'est tout le contraire que nous montre le livre de la Genèse : au commencement, Dieu crée le monde, dans un geste totalement gratuit, et il est le premier à s'en réjouir : *Dieu vit que cela était bon, très bon*¹. C'est par excès d'amour qu'il crée l'être humain à son image, selon sa ressemblance (Gn 1,26) et le bénit. Le mal survient dans un deuxième temps seulement, comme par surprise, avec le personnage du serpent². Celui-ci vient s'insinuer³ entre Dieu et les êtres humains, et tord le visage de Dieu en déformant ses paroles (Gn 3,1). Il fait croire à Adam et Eve que Dieu est un concurrent, qui limite son don par jalousie envers eux. Ceux-ci décident alors de se passer de lui pour construire ce qu'ils croient être leur bonheur.

Mais Dieu refuse d'en rester à la rupture. Tout d'abord, il cherche à renouer la relation, en partant à la recherche d'Adam et Eve qui se cachent : *Où es-tu ?* (Gn 3,9). L'expulsion du jardin d'Eden n'est ainsi pas une punition, mais une conséquence du mauvais choix de l'Homme : il a créé lui-même son malheur. Cependant, Dieu va prendre soin de lui, en confectionnant des *tuniques de peau dont il les revêt* (v. 21): le désaveu de son projet de vie n'éteint pas sa sollicitude à l'égard de celui qui le rejette. L'histoire de Dieu et des Hommes ne fait d'ailleurs que commencer !

A travers le langage imagé des premiers chapitres de la Genèse, nous découvrons certaines vérités fondamentales pour toute vie humaine. Le péché n'est pas d'abord une faute, au sens d'une infraction à un règlement, mais une rupture de relation : c'est toujours, d'une certaine manière, se considérer comme le centre du monde, la source de sa propre vie et considérer que l'on peut orienter sa vie et construire son bonheur sans l'aide de personne – et surtout pas celle de Dieu. En ce sens, le péché est un acte de décréation, parce qu'il « altère l'autre au lieu de le respecter dans sa différence⁴. »

Au contraire, le pardon est créateur, parce qu'il rouvre des possibles là où ils semblaient ne plus jamais pouvoir exister : « avec ce que tu as fait, je décide de t'aimer encore, d'ouvrir avec toi un chemin d'avenir. Et c'est sans doute parce que le pardon est créateur qu'il est un acte caractéristique de Dieu, le créateur par excellence⁵. »

b) Le pardon, un autre mot pour parler de la résurrection

Si le péché est cette rupture de relation, il n'a cependant pas à être "racheté", au sens d'une dette qu'il faudrait effacer ou compenser. L'envers du péché, c'est le Royaume de Dieu, cœur de la prédication du Christ (cf. Mc 1,15 et parallèles). Mais qu'est-ce donc que ce Royaume ? Le Christ vient, au travers de toute sa vie et de sa mort, nous montrer comment Dieu règne sur le monde : non pas à la manière despotique des hommes, mais dans la douceur, la justice, le respect, en considérant le manque comme une chance de vivre la rencontre, en traitant l'autre comme un *vis-à-vis*⁶, en se mettant au service de l'autre. Le Royaume de Dieu est en fait une "manière divine" de vivre en relation les uns avec les autres.

En Jésus, Dieu et l'homme ne peuvent pas être plus proches l'un de l'autre. Dieu ne peut pas être plus "humain" et l'homme ne peut pas être plus "divin" qu'en Jésus Christ. C'est pourquoi il est le seul

¹ Cf. Gn 1, 3. 10. 12. 18. 21. 25 et 31

² Par honnêteté exégétique, il faut signaler que le début de la Genèse contient 2 récits distincts de la création du monde (Gn 1,1-2,4a et Gn 2,4b-3,24). La question du mal n'apparaît que dans le 2^e récit.

³ C'est pourquoi la tradition a appelé ce personnage *διαβολος* (diabolos) : diable signifie donc "celui qui divise"... à l'inverse de Dieu qui cherche sans cesse la réconciliation, comme on le verra plus loin !

⁴ THÉVENOT, Xavier, *Les péchés, que peut-on en dire ?*, Mulhouse, Salvator, 1983, p. 45

⁵ REY, Bernard, *Célébrer le pardon du Seigneur*, Lausanne, Centre Romand de Formation Permanente, 1997, p. 19

⁶ Au sens où, en Gn 2,18-24, il avait créé la femme pour vivre en partenaire de l'homme.

médiateur : c'est en lui que Dieu se réconcilie le monde. Tout au long de sa vie publique, Jésus établit des relations "de qualité divine" avec ceux qu'il rencontre. Au péché, rupture de relations, Jésus répond en se mettant à la recherche de celui qui s'est perdu. Là où le péché avait conduit à une mort sociale, à considérer l'avenir comme irrémédiablement fermé, le Christ apporte un renouveau : « en aimant à fond ceux qu'il rencontre, il leur révèle que le dernier mot sur leur vie n'est pas le "non" de la rupture, mais le "oui" de l'amitié réconciliée⁷. »

Au moment de son arrestation, Jésus choisit de ne pas répondre à la violence par la violence, ce qui n'aurait fait qu'augmenter la spirale de la haine. Seule son attitude peut briser cet engrenage et ainsi ouvrir une brèche dans la violence de la mort. En ressuscitant son Fils le troisième jour, Dieu le Père authentifie toute sa vie : il confirme qu'il est de son côté et nous appelle à imiter sa manière de vivre, avec cette qualité de relations. Par la résurrection, Dieu témoigne de son pardon définitif : tout comme il n'en était pas le premier mot, le péché ne peut pas non plus avoir le dernier mot sur l'homme. "Par-donner", c'est donner par-delà ce qui divise, c'est mettre de la vie là où tout était mort. C'est pourquoi on peut dire que « le mot "pardon" est un des noms – peut-être le plus beau – de la Résurrection⁸. »

c) « Laissez-vous réconcilier avec Dieu »

Puisque Dieu nous aime inconditionnellement, son pardon est lui aussi sans conditions : il nous est acquis avant que nous le demandions, avant même que nous ayons conscience d'avoir péché. Dans la mort et la résurrection du Christ, la réconciliation du monde avec Dieu devient définitive : « le Christ est ressuscité, le pardon est déjà donné, nous sommes déjà réconciliés⁹. » Il n'y a donc plus rien à payer. On ne peut pas acheter ou marchander ce qui nous appartient déjà. Simplement, « Dieu désire que l'on reçoive son pardon comme un talent à développer, talent qui provoquera une joie profonde¹⁰. » Alors le pardon apparaît réellement comme un cadeau qui nous est fait, une grâce qu'il nous revient d'accueillir et de propager.

Cependant, aucune réconciliation ne peut être unilatérale : même Dieu ne peut nous réconcilier avec lui sans que nous l'acceptions, que nous entrions dans la démarche. Voilà pourquoi Paul demande avec insistance : *Au nom du Christ, nous vous en supplions, laissez-vous réconcilier avec Dieu !* (2 Co 5, 20b). C'est précisément là que qu'intervient alors le sacrement de pénitence et de réconciliation.

3 Sacrement du pardon ou de la réconciliation ?

Dans le langage courant, les termes "pardon" et "réconciliation" sont parfois utilisés l'un pour l'autre. Ils ne recouvrent cependant pas les mêmes réalités : le mot grec pour pardonner est $\alpha\phi\epsilon\nu\alpha\iota$, dont le premier sens est « faire partir, renvoyer, lâcher, laisser aller ». C'est le terme qui est par exemple utilisé pour détacher un chien et le laisser partir. Il porte en lui-même la notion d'une certaine mise à distance. Pardonner, c'est laisser l'autre s'en aller sans plus rien avoir à lui demander, ni réparation¹¹, ni promesse pour le futur.

⁷ MARLIANGEAS, Bernard, *Réconciliation aujourd'hui : perspectives théologiques et pastorales*, Paris, Les éditions ouvrières, 1989, p. 35

⁸ DU CHARLAT, Régine, *La réconciliation : pierre de touche du christianisme*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997, p. 8

⁹ *Idem*

¹⁰ THÉVENOT, Xavier, *op. cit.*, p. 82

¹¹ Pardonner ne veut pas dire pour autant renoncer à ses droits : s'il peut y avoir une réparation (par exemple par le biais d'une action en justice), elle doit être demandée, mais elle ne peut pas être une *condition* du pardon. En effet, « le meilleur moyen de rester "lié-e" à mon offenseur, dépendant-e de lui, [...] n'est-ce pas de continuer à croire la réparation possible ? » (BASSET, Lytta, *Au-delà du pardon : le désir de tourner la page*, Paris, Presses de la Renaissance, 2006, p. 145)

Une page se tourne et l'on peut se détacher complètement de celui qui nous avait offensé. Nous sommes quittes désormais et chacun peut continuer son chemin en paix.

En revanche, se réconcilier veut dire « tenir à nouveau conseil ensemble ». Cela implique de se trouver à nouveau en relation. Tout pardon n'est donc pas nécessairement suivi de réconciliation, même si elle en est souvent la suite logique¹². Cependant, se réconcilier ne veut pas dire revenir à la relation qui existait avant l'offense. Cela est tout bonnement impossible, à l'image d'Adam et Eve qui quittent définitivement le jardin d'Eden. Le pardon n'efface pas le passé, mais il nous permet de "laisser aller" notre désir de rendre le mal pour le mal, il nous "détache" de ce qui nous empêchait de vivre des relations riches et épanouissantes. Bref, il nous ouvre sur l'avenir, sur un espace dans lequel de nouvelles relations peuvent se créer. La réconciliation est un travail où l'ancien offenseur et l'ancien offensé se trouvent à égalité et où, ensemble, ils vont pouvoir petit à petit reconstruire quelque chose de neuf. La réconciliation, en cela, « possède un pouvoir créateur [et] a donc quelque chose de divin¹³. »

La distinction entre ces deux termes permet de mieux comprendre ce que l'Eglise propose. De fait, le nom "officiel" de ce sacrement est : pénitence et réconciliation. Le mot "pardon" n'apparaît pas, malgré que ce soit celui que nous utilisons le plus souvent pour en parler.

- *Réconciliation* : La démarche sacramentelle ne vise pas d'abord à nous assurer le pardon de Dieu : nous avons vu qu'il nous était déjà acquis. Mais la rencontre avec le prêtre doit nous permettre, dans un climat de vérité et de bienveillance, d'accueillir pleinement ce pardon dans notre vie pour qu'il puisse y déployer tous ses fruits. Le sacrement vient opérer une réconciliation à plusieurs niveaux : avec Dieu, bien sûr, mais également avec soi-même et avec l'Eglise, c'est-à-dire avec une communauté de frères et sœurs qui sont solidaires dans le péché comme dans le pardon et la réconciliation. Voilà en quoi le sacrement peut aider chacun de nous dans une situation de rupture de relations humaines : il nous rappelle que, créés à l'image, selon la ressemblance de Dieu, nous sommes tous capables de don et de par-don, et appelés à notre tour à en faire vivre ceux qui nous entourent. La réconciliation entre les hommes est toujours le nécessaire corollaire de la réconciliation avec Dieu. La prière du *Notre Père* indique d'ailleurs bien qu'il y a « une *relation* entre le pardon que Dieu nous donne et celui que nous partageons entre nous¹⁴. » La réconciliation entre frères peut être vue comme la pierre de touche du sacrement.
- *Pénitence* : Le mot grec pour "conversion" est celui qui, après traductions, a donné en français le mot de "pénitence". Au fil du temps, le sens du mot est devenu plus étriqué, notamment parce qu'on l'a rapproché du mot latin qui veut dire "peine". Il est donc important de se rappeler que notre sacrement de pénitence est éminemment un sacrement de conversion (et non pas une punition ou une expiation).

Au quotidien, nous sommes invités à la conversion, c'est-à-dire à nous tourner toujours plus vers le Père pour accueillir son amour, à imiter la façon de vivre du Fils et à nous laisser mettre en marche, dynamiser par l'Esprit. Les Pères de l'Eglise recommandaient toute une série de pratiques pour vivre la conversion quotidienne, notamment « l'aveu ou reconnaissance de sa faute, les larmes pour s'en repentir et s'en détourner, la prière, bien sûr, et la charité *qui couvre une multitude de*

¹² Dans certains cas, la réconciliation est impossible (mort ou identité inconnue de l'agresseur, par ex) ou n'est pas souhaitable (risque trop grand de récidive).

¹³ DANNEELS, Gottfried, *Pardonnez : effort de l'homme, don de Dieu*, Malines, Service de Presse de l'Archevêché, 1998, p. 43

¹⁴ GROUPE PASCAL THOMAS, *Du côté des célébrations pénitentielles*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999, p. 13

fautes (Pr 10, 12)¹⁵». Aujourd'hui encore, le partage et l'entraide sous toutes les formes, la prière personnelle et communautaire, l'attention aux autres et la compassion, l'engagement pour construire un monde plus juste et respectueux de la personne humaine sont autant de manières authentiques de vivre de la grâce divine du pardon et de la réconciliation. Il existe de multiples occasions de les faire grandir en nous et autour de nous: toutes les expériences de pardon et de réconciliation dont nous sommes acteurs ou témoins, les tentatives et les structures existantes de médiation à tous niveaux (entre voisins, en famille, dans les quartiers, entre nations, etc), par exemple.

Tout ne se limite donc pas à la célébration du sacrement : sa grâce déborde aux deux extrémités, rejaillissant à la fois sur "l'avant" et "l'après". « Chaque chrétien est invité à tracer dans sa vie des chemins du pardon. Aucune communauté ne sera en mesure de témoigner de la réconciliation offerte par le Christ, si chacun ne se sent pas responsable d'être, là où il vit, un artisan de paix¹⁶. » C'est à travers les attitudes et les gestes de chacun que le visage miséricordieux du Père est rendu visible dans le monde. Dans nos plus infimes gestes quotidiens, chaque fois que nous ne rendons pas le mal pour le mal, chaque fois que nous considérons notre propre vie en vérité, sans rien nous cacher de nos erreurs et nos limites, chaque fois que nous faisons un pas vers l'autre pour (r)établir des relations fraternelles, nous pouvons être sacrement de réconciliation, signe efficace de l'amour de Dieu pour le monde. « On pourrait dire, autrement et tout aussi bien, que toutes ces [manières de vivre ...] sont des expressions plus ou moins proches ou lointaines de la grâce du sacrement s'exerçant dans l'Eglise. Elles en sont des préparations, des étapes ou des fruits¹⁷. » En définitive, c'est la vie évangélique elle-même qui nous permet de déployer la grâce de la réconciliation en nous et autour de nous.

4 **En guise de conclusion**

Il faut se réjouir de ce que le désir de paix habite le cœur de tout être humain. L'homme est fondamentalement un être de relations et il ne peut pas passer à côté de la question du pardon et de la réconciliation : elle touche au cœur même de la vie humaine. Aucun d'entre nous n'existe sans les autres. Sans pardon, nous sommes perdus ! A l'opposé du jardin luxuriant inventé par Dieu pour y faire vivre l'homme (cf. Gn 2,1-15), le remords et le ressentiment produisent un désert : aucune relation ne peut plus s'y épanouir, que ce soit avec Dieu, avec autrui, ou, finalement, avec soi-même. Mais, heureusement pour nous, « s'il est dans notre pouvoir de nous couper de l'amour de Dieu, il n'est cependant pas dans notre pouvoir d'éteindre l'amour de Dieu pour nous. L'œuvre de Dieu, c'est de nous arracher à l'enfer dans lequel nous pouvons nous mettre, et non de nous en menacer ou de nous y plonger¹⁸. »

Il est urgent aujourd'hui que chacun puisse redécouvrir le vrai visage de Dieu, généreux et passionné par le bonheur de l'homme, et la capacité de celui-ci à s'orienter vers le bien. Chacun de nous aspire à ce monde de relations pacifiées, "de qualité divine". Aussi est-il urgent que l'Eglise, dépositaire de ce trésor qu'est le sacrement de pénitence et de réconciliation, soit un témoin authentique de la "contagion" de la réconciliation. Nous sommes tous appelés à nous réjouir des signes, même ténus, même silencieux, qui montrent que le Royaume est accueilli et grandi parmi nous.

¹⁵ DE CLERCK, Paul, « Hésitations sur la nature du sacrement », in CHAUVET, L-M. & DE CLERCK, P., *Le sacrement du pardon entre hier et demain*, Paris, Desclée, 1993, p. 44

¹⁶ REY, Bernard, *op. cit.*, p. 18

¹⁷ SESBOÛÉ, Bernard, « Pardon de Dieu, conversion de l'homme et absolution de l'Eglise », in CHAUVET, L-M. & DE CLERCK, P., *op. cit.*, p. 161

¹⁸ FOSSION, André, *Une nouvelle fois: vingt chemins pour recommencer à croire*, Bruxelles/Lumen Vitae, Montréal/Novalis, Paris/Ed. de l'Atelier, 2004, p. 29

Un peu d'histoire

Dans l'histoire de l'Église, aucun autre sacrement n'a subi autant d'évolutions (pour ne pas dire de révolutions) que celui-ci. Dans les premiers siècles, le baptême est conçu comme le seul sacrement de la rémission des péchés. Cependant, les chrétiens constatent vite qu'il n'empêche nullement de pécher à nouveau. On en vient alors à une forme de réconciliation publique, considérée comme un "deuxième baptême", une "deuxième planche de salut" : cette possibilité est offerte une seule fois dans la vie d'une personne et réservée à ceux qui ont commis des fautes exceptionnellement graves (apostasie, homicide, adultère). Cette démarche est longue (souvent plusieurs années), exigeante et communautaire : le pécheur intègre l'ordre des pénitents, sorte de parallèle à l'ordre des catéchumènes, ne peut communier durant toute la durée de son stage pénitentiel et doit respecter de nombreux interdits¹⁹. La réconciliation est célébrée avec toute la communauté le jeudi ou le vendredi saint, en présence de l'évêque, qui symbolise l'unité de l'Église. Mais, même réconcilié, l'ancien pénitent doit encore se plier à de nombreux actes pénitentiels (jeûnes, abstinence sexuelle, etc), ce qui conduit progressivement à la désertion de cette pratique, jugée trop lourde, en particulier pour les jeunes gens. La pénitence devient progressivement le sacrement des mourants, au moment où les risques de retomber dans le péché sont pratiquement nuls²⁰.

L'arrivée, au VI^e siècle, d'une pratique propagée par des moines irlandais va changer considérablement la manière d'appréhender et de vivre ce sacrement. Sa grande nouveauté est assurément sa réitérabilité. Le pécheur confesse ses fautes à un prêtre, qui lui donne une pénitence proportionnée à leur gravité. Une fois la pénitence accomplie, la personne se présente de nouveau au confesseur pour recevoir le pardon. Dès le XII^e siècle, pour des raisons pratiques, l'absolution suit immédiatement la confession des péchés. L'aveu des fautes, qui devient en quelque sorte l'acte propre de pénitence par son caractère onéreux et humiliant, est considéré comme central. La pénitence se résume alors à la confession. La pratique de la confession fréquente (dite aussi "de dévotion") se fait jour : elle vise à exercer la conversion et entraîne à combattre le péché à la source, avant même qu'il y ait une rupture franche avec Dieu. Cette pratique avait l'avantage d'être moins publique, moins sévère que l'ancienne, tout en maintenant un accompagnement spirituel personnalisé pour le fidèle. Mais le lien de ce sacrement avec le baptême et, partant, avec la communauté est perdu.

Au XX^e siècle, le Concile Vatican II demandera que la dimension ecclésiale du sacrement soit remise en valeur. La réflexion qui s'en suit a permis de réaffirmer le lien entre réconciliation et baptême. Le sacrement du pardon « doit d'abord être pensé comme l'accueil, à frais nouveaux, de cette grâce à jamais dispensée²¹ » dans le baptême. D'autre part, le rituel actuel (datant de 1974) introduit une possibilité nouvelle, celle de célébrations du sacrement qui réunissent plusieurs pénitents²².

Annick Raya-Barblan, avril 2015

¹⁹ Par exemple, il ne pouvait exercer de fonction publique, comme celle de magistrat.

²⁰ Le danger de mort permettait de réconcilier immédiatement celui qui en faisait la demande, lui évitant la longue démarche pénitentielle. Avant l'apparition du sacrement de pénitence, beaucoup de chrétiens agissaient de la même manière à l'égard du baptême, alors seul "sacrement du pardon" : par crainte de pécher à nouveau après le baptême, nombreux sont ceux qui n'étaient baptisés que sur leur lit de mort. L'empereur Constantin lui-même fit ainsi en 337.

²¹ MICHOLLET, Bernard, « Quel avenir pour un sacrement en crise ? », in *Lumière et Vie* n° 262, Lyon, 04-06.2004, p. 71

²² Le rituel prévoit 4 formes possibles : la réconciliation individuelle (forme ordinaire), la célébration communautaire avec confession et absolution individuelles, la célébration communautaire avec confession et absolution générale (forme extraordinaire dont les conditions sont très réglementées) et la célébration pénitentielle sans absolution sacramentelle.